

**LE GRAND GRAVEUR ET LES PETITS ENFANTS
OU
TEL EST APPRIS QUI CROYAIT APPRENDRE**

Patrice Heems
École Pierre & Marie Curie, Fresnes-sur-Escaut

UNE VISITE

Comme chaque jour, Benjamin¹ se dépêche d'accrocher son manteau. Il faut qu'il soit le premier à entrer dans la classe. Personne ne sait pourquoi, même pas lui. C'est un des mystères de l'enfance : certains enfants donnent de l'importance à des choses sans importance et cela peut prendre des proportions étonnantes à nos yeux d'adultes. Benjamin veut être le premier à passer la porte et si quelqu'un le fait avant lui, il est triste.

Cet après-midi-là, Benjamin est ressorti aussi vite qu'il était entré : « Il y a un Monsieur dans la classe ! »

C'est rare, les visites, dans une classe. En tous cas, c'est assez rare dans mon école. Il faut dire que la moindre intervention extérieure suppose une telle accumulation de documents à remplir qu'on y regarde à deux fois avant

1. Les prénoms des enfants ont été changés.

d'organiser quoi que ce soit. Bien sûr, depuis l'apparition des AVS qui aident certains enfants en difficulté, les élèves ont pris l'habitude d'être avec deux ou trois adultes en permanence dans la classe. Le phénomène s'est accentué avec la mise en place du dispositif PDMQDC².

Mais à part ces visiteurs quotidiens, il est très rare qu'une autre personne franchisse la porte du Lieu Saint. Et c'est toujours un événement quand cela arrive. Parfois c'est l'inspecteur. Quand c'est le cas, le maître communique son stress aux élèves plusieurs jours auparavant, multipliant les consignes de maintien de l'ordre et les menaces d'effroyables sanctions à celui qui ne respecterait pas, le jour fatidique de la visite, les règles longuement commentées de la conduite à tenir.

Les autres visiteurs potentiels sont plus anodins : un ouvrier de la mairie qui vient demander si ça ne dérange pas qu'il tonde la pelouse dans le jardin de derrière (au fait, oui, ça dérange un peu, mais bon...), un livreur qui apporte un colis de spécimens de livres inutiles, une maman qui vient chercher son fils pour un rendez-vous chez le dentiste...

Aujourd'hui ce n'est pas pareil : le visiteur est assis dans la classe. Il est même assis à la table de Samuel. Celui-ci, désespéré, se demande quoi faire et me jette un regard inquiet. C'est qu'il est impressionnant, notre visiteur, avec sa crinière léonine et son regard sombre, amusé et attentif. Moi, je joue au maître calme et serein : « Ah, les enfants, notre invité est arrivé : je vous présente Jean-Michel. C'est l'artiste qui va travailler avec nous. »

Laura regarde Jean-Michel, me regarde et, comme chaque fois qu'elle est inquiète, vient enrouler ses bras autour de moi en posant son oreille sur mon ventre. « Eh bien, va lui dire bonjour ! » Laura se précipite sur notre visiteur et l'enlace à son tour en lui disant : « J't'aime bien ! » Jean-Michel regarde Laura, un peu étonné, et lui répond : « Mais moi aussi tu sais ! »

Le visiteur parle, avec une voix étrange (« On dirait qu'il chante ! » me dira plus tard Ismaël). C'est que notre visiteur est belge et doté d'un accent remarquable. Il hésite un peu sur les mots. Pourvu que personne ne sourie. Mais les enfants sont bien trop impressionnés pour remarquer ce subtil bégaiement. Échange de regards : on se jauge, on s'évalue... Il a l'air gentil. Les enfants se détendent.

2. Plus de maîtres que de classes, PDMQDC ! Avec ce nouvel acronyme, je pense que l'institution de l'Éducation Nationale a repoussé une des nouvelles frontières du voyage en Absurdie. La personne en question, après la vaine tentative de création de l'appellation « maître surnuméraire » se retrouve étiquetée sous l'appellation « Maître + ». Les « Maîtres + » sont en général des femmes, comme c'est souvent le cas à l'école élémentaire, mais cela semble ne déranger personne...

« Bon, eh bien puisque Jean-Michel est arrivé, on va pouvoir aller au Musée. »

Que d'émotions en si peu de temps : un visiteur et, comme le dit Jennyfer, « un voyage » ! C'est beaucoup pour un seul après-midi.

L'effet de surprise est passé. Bien sûr, tout le monde dans la classe savait que Jean-Michel devait venir : même Benjamin, une fois passée l'urgence absolue d'être le premier dans la classe, se souvient très bien de la visite attendue.

Il y a même des mamans (et une mamie et un papa !) qui sont là pour nous accompagner. Cela fait plusieurs jours qu'on prépare sa venue : c'est Jean-Michel Uyttersprot, même qu'il fait de la gravure. Les enfants n'ont pas forcément très bien compris ce qu'était la gravure (à part que c'était très salissant et qu'il allait falloir mettre de vieux habits et surtout qu'il allait falloir faire attention à cause des outils qui coupent...) et ont très vite décidé qu'on appellerait notre invité par son prénom (« Œil Teur Sprotte » ? C'est compliqué...).

Les enfants se rangent sous le préau, excités comme des puces. Les parents regardent, Jean-Michel aussi : il faut ramener le calme, sans se fâcher, montrer qu'on maîtrise. Je lève le pouce, puis l'index. Quand je lève le majeur, tous les enfants sont rangés. Les parents me regardent comme si j'étais une sorte de super-héros. Ce qu'ils ne savent pas, c'est que c'est un jeu, un signe de reconnaissance. Les enfants adorent ça : montrer qu'ils sont sages, qu'ils obéissent. Ça ne dure que trois minutes mais je regarde Lola, bien droite, les mains derrière le dos qui jette un œil à son père : « Tu as vu comme je suis sage ? »

Il y aura beaucoup de théâtre pendant l'après-midi qui va venir : je surjouerai le maître sévère et bienveillant et les enfants surjoueront les enfants sages devant les parents qui surjoueront peut-être un peu leur rôle de parents attentifs. Et je suppose que Jean-Michel devra théâtraliser lui aussi son intervention. Son calme tranquille ne peut qu'être du bluff. Je le sais, j'affiche un air serein alors que dans ma tête tourne en boucle ce petit refrain : « Jusqu'ici ça va, pourvu que tout se passe bien. Jusqu'ici ça va, pourvu que tout se passe bien. Jusqu'ici ça va, pourvu que tout se passe bien... »

Nous sommes partis. Le « voyage » imaginé par Jennyfer sera court : 500 mètres, à peu près, pour arriver au « Musée Vivant des Enfants ». Sur la route, Benjamin a montré sa maison, Jade a expliqué qu'ici c'était la maison de Tonton, Ylonnah a montré le coin de la rue pour dire que « là-bas, après, c'est la maison de Mamie » et la moitié des enfants, une fois arrivés, ont absolument voulu raconter que là, juste à côté « c'est l'école de ma sœur, de mon frère, de ma cousine, de mon voisin ». Bref, que c'est l'autre école, celle où ils iront plus tard, quand ils seront en CE2. On n'était pas perdus.

Certains enfants sont déjà venus au Musée des Enfants, avec le centre, ou avec leur classe pour visiter une exposition. D'autres ne connaissent pas.

Il y a une dame qui attend. Tout le monde la reconnaît, c'est Mélanie, la maman de Clarisse et de Solenne. On la reconnaît parce qu'elle a les cheveux rouges.

- Pourquoi tu es là ? demande Théo, toujours curieux de tout.
- Parce que je travaille ici.
- Et c'est quoi ici ?

Oui au fait, c'est une bonne question : qu'est-ce donc que ce Musée Vivant des Enfants ?

C'EST QUOI UN MUSÉE VIVANT DES ENFANTS ?

Pour répondre, il y a toute une histoire à raconter. Une histoire qui commence il y a très très longtemps, en avril 2000 très exactement. Ce jour-là, la directrice de l'école est entrée dans ma classe un peu essoufflée : « Monsieur l'inspecteur est au téléphone, il souhaite te parler. » Bon ! On est toujours un peu inquiet quand on reçoit ce genre d'appel. L'inquiétude est montée d'un cran lorsque j'ai entendu : « Monsieur Heems, j'aimerais vous demander quelque chose mais bien entendu vous pouvez refuser. »

Bien sûr, on peut toujours refuser de répondre aux demandes de son inspecteur. Il suffit d'oser...

Appel à projet

Ceci dit la demande était alléchante. « La Fondation de France vient de lancer un appel à projet autour de la prévention de la violence en milieu scolaire. Pour l'instant toutes les réponses tournent autour de la citoyenneté et ce sont surtout des propositions d'affiches ou de clips. Il n'y a presque aucune proposition autour de la pratique culturelle et des arts visuels. Je sais que vous êtes assez branché là-dessus. Il y a de grosses subventions à la clef : on peut imaginer un projet assez ambitieux. Si vous pouviez y réfléchir.... »

Réfléchir je pouvais. Mais pas tout seul. À cette époque-là je covoitais quotidiennement avec Christophe Deneuille, l'animateur du REP (Réseau d'Éducation Prioritaire) qui assurait les actions de soutien scolaire dans les écoles du secteur. On s'entendait bien (on s'entend toujours très bien), on avait sensiblement la même vision de ce que devrait être l'école de la République et il nous arrivait assez fréquemment de refaire le monde. Je lui ai parlé du projet et nous nous sommes rapidement mis d'accord sur une évidence : toutes les propositions allaient tourner autour de l'idée du respect des élèves entre eux et du respect des élèves envers les enseignants. Sans

doute un peu également du nécessaire respect des familles envers l'école. Mais nous étions certains que serait laissé de côté un problème qui nous tenait à cœur : parfois, c'est l'école qui n'est pas très respectueuse envers les élèves et les familles. Parfois, c'est l'école qui est violente. Et en tous cas, on ne pouvait pas espérer qu'on allait faire bouger des choses dans les relations parfois tendues entre les familles, les enfants et l'école, si chacun refusait de faire ce pas, absolument nécessaire, de la reconnaissance de ses propres torts.

C'était surtout les élèves en difficulté qui nous préoccupaient. C'était normal : ils étaient au cœur de nos métiers respectifs. Christophe faisait du soutien auprès des élèves réputés fragiles, j'étais instituteur spécialisé chargé des enfants en grande difficulté. Le regard porté par les enseignants sur ces enfants n'est pas toujours très tendre. Ce qui fait que trop souvent, les familles n'entendent de la part de l'école que des propos très négatifs. Ça fait mal aux parents, ça fait mal aux enfants, et ça n'apaise pas les relations entre les familles et l'école.

D'où l'idée : trouver un terrain neutre, un sujet de discussion serein. Parler d'autre chose que des évaluations catastrophiques, des cahiers mal tenus, des difficultés de langage, de lecture, d'orientation spatiale, d'autre chose que des bilans psy, des orientations spécialisées. Bref parler d'autre chose que de l'échec.

« Branchés arts plastiques »

Alors nous avons reparlé de cette petite expérience que nous tentions timidement depuis un an ou deux (celle qui donnait à penser à notre inspecteur que nous étions « assez branchés » sur les arts plastiques) : nous propositions, de temps à autres, aux groupes d'élèves qui nous avaient été confiés, de faire autre chose que de la lecture. En général cela se passait dans les derniers jours qui précédaient les vacances, au moment où tout le monde, maitres comme élèves, sentent arriver le besoin de relâcher un peu. Avec l'accord des maitres et des maitresses des classes et avec celui de notre supérieur hiérarchique (notre inspecteur donc) nous propositions à nos élèves, que nous regroupions pour l'occasion, de « faire art plastique ».

L'idée était de lâcher du lest et de leur proposer une activité où, pour une fois, il n'y aurait pas la crainte de ne pas savoir faire. Cependant, il n'était pas question de se dire : « Voilà : c'est bientôt les vacances, détendons-nous, faisons un dessin ! » Nous avons décidé de profiter du moment pour mettre nos élèves devant des situations inattendues, histoire de voir comment ils allaient s'en sortir pour répondre à une consigne qui ne leur rappelait rien de connu. Un jour, un professeur d'EPS, à l'IUFM où je suivais la formation pour devenir instituteur spécialisé, avait émis l'idée que des élèves en difficulté avaient souvent tendance à reproduire des gestes, des

attitudes qu'ils ne comprennent pas forcément face à une consigne, simplement pour pouvoir se rassurer en faisant « comme si ». Dès lors, il pouvait s'avérer formateur de les mettre dans des situations où il n'était justement pas possible de faire semblant. En gros, si on distribue des exercices, toujours les mêmes, à nos élèves, ils finiront par comprendre que dans tel type de situation, il faut « faire des croix », que dans tel autre « il faut souligner ou entourer », que dans tel autre enfin il faut « découper et coller ». Peu importe si on ne sait pas ce qu'il faut découper, souligner ou coller : on peut toujours se mettre au travail. On découpe, on entoure, on colle, donc on est au travail. Le professeur d'EPS rapprochait cela du comportement des enfants (des garçons surtout) en présence d'un ballon de foot : il faut shooter très fort, courir, shooter encore et accessoirement se jeter à terre en levant les bras, embrasser son maillot et cracher par terre. Cela ne donne pas forcément un bon résultat sportif mais tous les enfants ont l'illusion qu'ils savent ce qu'il faut faire. Par contre, si on remplace le ballon de foot par un ballon de baudruche, plus aucun des gestes stéréotypés ne fonctionne. Il faut tout remettre en question et là, on commence peut-être à apprendre. Alors, bien sûr, on peut se dire que c'est un peu violent de volontairement déstabiliser les élèves, surtout s'ils sont en difficulté. Mais pour apprendre il faut parfois prendre des risques et comme tous les élèves se retrouvent dans une situation inattendue, il se crée une sorte d'égalité qui fait beaucoup de bien à ceux qui sont d'habitude les seuls à être mis en échec.

On proposait la même chose mais dans un domaine qui, effectivement « nous branchait » plus : on proposait de peindre, mais sans pinceau ni peinture, en se débrouillant, par exemple, avec ce qu'on trouvait dans le jardin de l'école : des branches, de l'herbe, des fleurs, de la terre. Ou bien on allait dessiner mais sur des feuilles de la taille d'un timbre. Ou encore dessiner avec une pelote de laine.

Ça ne marchait pas mal : les enfants s'amusaient bien, nous aussi. Et il arrivait parfois qu'un de nos bouts de chou plutôt démotivé se lance avec enthousiasme dans l'activité simplement parce que « c'était rigolo ». Et puis surtout, c'était rassurant : personne n'allait perdre !

C'était surtout ça qui nous plaisait : en arts plastiques, à priori, il n'y a pas de mauvais élèves.

Bref, les arts plastiques, c'était parfait. On allait mettre en place des ateliers, inviter les parents pour aider et puis surtout, organiser des expositions. On ne proposerait plus à la maman de Kévin de venir à l'école pour lui montrer des cahiers couverts de stylo rouge mais pour lui montrer des dessins. Et attention, pas des dessins punaisés sur le mur ou scotchés sur les fenêtres du hall, mais des dessins bien encadrés, bien éclairés comme dans une vraie exposition. Et la maitresse de Kévin pourrait dire : « Vous

avez vu comme c'est beau ! » Et Kévin serait fier ! Et la maman de Kévin serait fière elle aussi.

C'était un bon début. Il restait deux ou trois petits détails à régler (obtenir l'adhésion des écoles, trouver une salle pour exposer, trouver le matériel pour accrocher), mais on tenait l'idée.

Notre inspecteur a aimé l'idée. Il nous a dégagé un peu de temps pour peaufiner les choses, a invité la conseillère pédagogique en arts visuels à venir partager nos cogitations. C'est avec elle qu'est venue l'idée, évidente, d'inviter des artistes pour alimenter le contenu des ateliers et proposer une démarche plus exigeante.

Le maire de la commune de Fresnes a aimé l'idée. Il a proposé que la salle d'exposition que nous lui demandions soit accompagnée d'un atelier pour organiser des activités hors temps scolaire. Il a embarqué le responsable local de la politique de la ville pour qu'il puisse nous aider à trouver un financement sur le long terme.

La Fondation de France a aimé l'idée et nous a poussés à rendre le projet plus ambitieux, ce qui nécessitait de créer une association réunissant des parents et des enseignants afin de pouvoir bénéficier d'une subvention conséquente.

Voilà, c'est ainsi qu'est né le Musée Vivant des Enfants, association sans but lucratif à vocation culturelle. Au départ, cela devait s'appeler Musée des Enfants (et c'est d'ailleurs comme ça que tout le monde en parle), mais le nom était déjà pris. Monsieur le Maire de Fresnes tenait à ce que ce soit un lieu vivant. On était d'accord. C'est resté.

Le Musée Vivant des Enfants

Bref, un an plus tard notre petit projet d'expo était devenu un gros bazar impliquant les cinq écoles de la ville. Plus tard, on organisera des expositions montrant le travail de près de 40 classes de la circonscription autour d'une thématique commune. Chaque école invitait un artiste qui s'associait plus particulièrement avec une classe, les autres classes dans chaque école travaillant sur le même thème. Cette année-là on a construit des cabanes : une cabane qui se mange, une cabane qui pousse, une cabane nomade... L'année suivante ça a été les totems, ensuite sont venues les chaises, puis la promenade.

Puis le Musée des Enfants a participé au Festival de Féron, aux premiers comptoirs d'arts du Boulon (Scène Nationale des Arts de Rues à Vieux-Condé³) puis il a reçu le prix de l'innovation éducative de la Ligue de

3. <http://leboulon.fr/>

l'enseignement, a eu l'honneur d'un article dans le bulletin départemental de l'Éducation nationale... Le seul problème était que, cinq ans après sa création, le Musée des Enfants n'avait toujours pas de musée. On organisait les ateliers où on pouvait, on exposait où on pouvait (dans les salles des fêtes, chez les commerçants, dans la rue, dans le parc, dans la forêt...).

En février 2006, après un long travail de recherches de financement, de discussion avec les architectes, de rénovation d'un très ancien bâtiment industriel (une ancienne brasserie) on a pu, enfin, couper le ruban bleu blanc rouge. Un rez-de-chaussée lumineux pour l'atelier, une mezzanine pour le stockage du matériel et une cave. C'est dans ce long tunnel un peu mystérieux qu'on expose. On expose les travaux des enfants mais on y organise également des expositions pour les enfants.

Le Centre Régional de la Photographie met régulièrement à notre disposition quelques trésors issus de ses fonds, le musée a servi d'étape aux « Trans-photographiques » de Lille, aux ARTS⁴, aux CLEA⁵... Bref, ça tourne. Ça tourne même tellement qu'après 10 ans il a bien fallu admettre que la structure ne pouvait plus fonctionner en faisant appel à la bonne volonté de ses bénévoles. Jusqu'alors, seuls les artistes invités étaient rémunérés. La recherche de financement, la gestion, la communication, l'organisation des expositions, l'organisation des ateliers hors temps scolaires, la mise à jour du site internet étaient assurés par une toute petite poignée de militants de la cause artistique qui commençait à s'essouffler un peu. En 2009, la ville de Fresnes-sur-Escaut a mis à la disposition de l'association un plasticien chargé d'animer les ateliers et, enfin, en 2015, l'association a pu embaucher une « secrétaire/animatrice » chargée du secrétariat et de l'accueil (c'est la dame aux cheveux rouges !). Et c'est une véritable chance.

Raconté comme ça : tout a l'air d'aller bien. Et d'ailleurs cela va plutôt bien. Le Musée Vivant des Enfants est, aujourd'hui, une structure qui fonctionne bien⁶. Il y a, bien sûr, eu des moments plus difficiles, des découragements, des gens très enthousiastes au début et qui ont lâché prise, d'autres qui sont venus pour les remplacer. Toute une histoire qu'on peut

4. Artiste Rencontre en Territoire Scolaire : dispositif organisant la résidence de deux plasticiens sur le territoire d'une communauté d'agglomération avec pour mission d'aller à la rencontre des élèves de la maternelle au lycée.

5. Contrat Local d'Éducation Artistique : dispositif très semblable aux ARTS mais étendant les propositions de résidence à d'autres domaines que les arts plastiques : danse, musique, théâtre etc.

6. Allez voir : <http://www.museevivantdesenfants.sopixi.fr/> ou <https://www.facebook.com/mve.Fresnes.sur.Escaut/>. Vous verrez, c'est bien !

regarder, aujourd'hui, avec une légitime fierté. On ne s'attardera pas sur les obligatoires tracasseries administratives et notamment, depuis quelques années, de la part de l'Éducation nationale qui semble aujourd'hui ne plus considérer la pratique culturelle à l'école avec la même bienveillance qu'il y a 20 ans : il est loin le temps où une partie des interventions d'artistes se faisait avec un financement de l'académie. On ne s'attardera pas non plus sur les revirements politiques nombreux qui font que chaque année, ou presque, les objectifs de la politique de la ville sont révisés, remettant à chaque fois en question la survie du projet. Il suffira de savoir que si le Musée Vivant des Enfants a vu le jour, c'était parce que l'école était considérée comme un élément essentiel de la politique éducative et qu'aujourd'hui son fonctionnement a dû être repensé à cause de la trop grande place laissée au « temps scolaire » dans son projet pédagogique. Assez étonnamment, en effet, les actions financées par la politique de la ville, dans les quartiers dits « sensibles » doivent uniquement avoir lieu en dehors du temps scolaire. Ce qui signifie que le seul lieu où tous les enfants peuvent être touchés, le lieu où ils passent le plus de temps en dehors de chez eux, ce lieu, qui pourtant paraît évident quand on pense à des actions éducatives, est le seul où l'on ne peut plus imaginer la moindre initiative, en dehors des dispositifs (certes nombreux) prévus par les textes officiels. Il y a quinze ans, une association à vocation culturelle qui avait pour projet de toucher le public en âge scolaire se devait d'intégrer les écoles de son secteur à ce projet pour obtenir du financement. Désormais, elle doit absolument s'en abstenir. Les actions en temps scolaire doivent se faire avec l'argent de l'Éducation Nationale, un point c'est tout.

On ne retiendra que les extraordinaires rencontres entre les artistes et les enfants (plus de 70 plasticiens ont collaboré avec le Musée à ce jour), que les expositions foisonnantes, fourmillant de trouvailles comme celle sur l'ancienne voie de chemin de fer minier (4 kilomètres de dessins, de sculptures, d'installations bizarres, un loup, des crocodiles, des vaches dans les arbres, des pots de confitures cachés dans les buissons et même un vrai train !). On ne retiendra que les victoires.

LE GRAND GRAVEUR

Nous voilà donc, enfin, tous autour de l'immense table du Musée. Les enfants sont assis et les adultes debout derrière eux. Bien entendu, les papas, les mamans ou les mamies se sont placés derrière leur enfant à eux. Il faudra veiller à ce que l'aide ne soit pas trop envahissante : combien de fois avons-nous vu une maman, inquiète que son enfant ne « fasse pas comme il faut », finir par prendre le crayon pour faire à sa place. Cela passera quand les parents se rendront compte que ni Jean-Michel ni Mélanie ni moi ne

refuserons jamais la moindre proposition : en arts plastiques, une fois encore, on a toujours « bon ». On proposera parfois d'améliorer ici ou là, de rajouter des détails, d'épaissir un trait, de prolonger une ligne. Si on propose de recommencer ce sera pour agrandir, pour mieux centrer ou pour ne garder que cette partie qui est plus intéressante mais jamais on ne parlera d'erreur. On ne refusera une proposition que si l'enfant n'a pas respecté la consigne : « Écoute, ça tu le gardes pour ta maison, mais tu recommences parce que ce n'est pas ce qu'on t'a demandé. Et surtout, cette fois, tu fais bien attention : on a dit qu'on n'avait pas le droit de dessiner des cœurs ! » C'est en général le seul point d'accrochage (et il n'est pas bien grave) : on essaye toujours, au cours des ateliers, de forcer les enfants à sortir un peu des stéréotypes (les maisons, les soleils, les cœurs...), c'est-à-dire à aller un peu au-delà de ces dessins « qu'ils savent par cœur », ces dessins qu'ils ont appris à faire avec maman, ou avec papi et mamie en même temps qu'ils apprenaient à écrire leurs prénoms.

Jean-Michel explique. Du regard, il guette mon approbation. Je sais qu'il est un peu inquiet, il n'a, comme il dit, jamais travaillé avec des petits. Nous avons convenu, avant l'atelier, d'une activité qui est tout à fait à portée des enfants. Je n'ai donc pas d'inquiétude sur la proposition de travail. Par contre, c'est vrai qu'au début, son discours oscille entre un parler très enfantin (comme s'il était nécessaire de parler comme les enfants pour être compris par eux) et des explications techniques un peu longues. Je le laisse faire jusqu'à ce que je commence à sentir l'agitation et je propose qu'on commence « et puis on verra bien ».

Estampe, rhéналon et tarlatane

Pour la première séance, on travaillera à la pointe sèche sur du rhéналon (une sorte de plexiglas souple, facile à entamer). Les enfants sont impressionnés et impatients : on va enfin leur distribuer un de ces fameux outils dangereux dont je leur parle depuis plusieurs jours. Celui-ci ne coupe pas, mais cette longue pointe effilée au bout de son long manche de bois est bien inquiétante. Ylannah est presque au bord des larmes. Et puis tout le monde s'y met. C'est déroutant : dessiner avec une pointe sur un plastique transparent, ce n'est pas simple, on ne voit pas bien ce qu'on fait, ça accroche, ça dérape et ça fait assez vite mal aux doigts. Jean-Michel a bien sûr expliqué que cette « matrice » qu'ils sont en train de dessiner sera ensuite « encrée » pour qu'on puisse en faire un « tirage », que c'est comme cela que l'on fabrique une « estampe ». Mais nous savons, lui comme moi, que tant que l'on n'aura pas procédé à la première impression, les enfants ne pourront pas comprendre ce qu'ils sont en train de faire. Aussi, dès qu'une des matrices a l'air suffisamment gravée, on procède au premier passage à la presse.



Et là, c'est un festival de mots mystérieux que les enfants répètent comme des incantations : la « plaque », gravée en « taille douce » avec la « pointe sèche » est « encreée » avec de la « tarlatane » trempée dans la « Charbonnel » avant d'être « essuyée à la paume » avec du « blanc de Meudon », puis la plaque est placée sous la « presse », recouverte d'une feuille de papier « velin » humide puis d'une couverture qu'on appelle le « lange » ou le « blanchet ». Il faut alors actionner les « bras » (c'est dur !) pour faire avancer « le plateau ». Et, enfin, on découvre « l'estampe » imprimée. « Wouah ! » Voilà que le petit dessin transparent à

peine visible sur la plaque de rhénalon est devenu un beau dessin, d'un noir profond. Et voilà qu'on peut le refaire une deuxième puis une troisième fois.

Les enfants retournent au travail en courant.

On ne verra pas l'après-midi passer. Le seul souci sera qu'ils veulent tous, et c'est normal, voir leur travail imprimé. Et qu'une impression, c'est long et minutieux. On se passe donc le relais : pendant que Jean-Michel imprime « à la chaîne », je passe derrière les enfants pour les inciter à graver encore un peu, à hachurer telle ou telle surface, bref à essayer d'améliorer un peu leur production plutôt que

de se précipiter à l'impression, impatients de voir « comment ça fait » ! Au bout d'un moment, rien n'y fait : ils sont tous à faire la queue pour attendre leur tour. Je me mets à l'encre, Mélanie également. On imprime, on imprime. Ouf, c'est la pause. Pendant que les enfants courent dans le jardin du Musée comme si leur vie en dépendait, on se dit que la prochaine fois on proposera deux activités différentes pour éviter l'embouteillage.





On reprend le travail, plus calmement. Je constate avec plaisir que les parents présents commencent à oser parler à « l'artiste » et au « Maître », que l'ambiance devient plus détendue. Jean-Michel me dira plusieurs fois sa surprise devant l'application évidente des enfants mais aussi devant la qualité de leurs dessins. Je pense qu'il les avait un peu sous-estimés. « La prochaine fois, on pourra essayer sur le bois » me dit-il. Je lui réponds que, bien entendu, on va travailler sur bois, que c'est pour cela qu'il est là. Et qu'il faudra d'ailleurs qu'il montre quelques-unes de ses gravures aux enfants. « Oui, mais je n'étais pas sûr qu'ils en seraient capables, me dit-il, mais ça va aller... » Bien sûr qu'ils seront capables de travailler le bois : ils sont capables de tout !

Voilà que les premiers parents arrivent pour rechercher les enfants. On leur propose de visiter. La plupart ne sont jamais venus : « On ne savait même pas qu'il y avait ça à Fresnes ! » Mélanie en profite pour faire un peu de pub, signaler les ateliers du mercredi, parler de l'exposition de fin d'année où on montrera le travail des enfants. C'est sûr, ils viendront tous. On en verra cinq ou six ce jour-là et ce ne sera déjà pas mal.

Premier bilan

L'après-midi est fini, le silence s'abat sur l'atelier qui bourdonnait comme une ruche il y a cinq minutes encore.

C'est l'heure du premier bilan. L'heure où on se dit que rien ne s'est passé comme prévu mais que tout s'est bien passé. Rien ne s'est passé comme prévu, mais au fait qu'est-ce qui était prévu ? Quand on propose aux enfants une activité qu'ils ne connaissent pas du tout, pour laquelle ils n'ont aucun a priori, aucune référence, la seule chose qu'on puisse réellement prévoir c'est l'inattendu. Et c'est bien ce qui donne du sens à la proposition

d'activité (souvenez-vous du match de foot avec des ballons de baudruche...).

De l'inattendu il y en a eu ! Il y a d'abord eu Tina, attentive, passionnée. Tina qui n'a pas quitté Jean-Michel d'une semelle, fascinée. Elle n'a pas beaucoup gravé, abandonnant assez vite, comme d'habitude, le travail proposé (ce qui n'avait rien d'inattendu, hélas) mais qui pour une fois ne s'est pas contentée d'attendre que ça se passe, le regard perdu derrière ses lunettes trop grandes. Elle a touché l'encre, humé son odeur de terre mouillée, caressé ce papier si doux et ça lui a plu. Alors elle a passé son après-midi près de la presse, passant les feuilles, actionnant les bras de levier, pendant les épreuves sur les fils de séchage. Ou est-ce Jean-Michel qui a su, peut-être par hasard, peut-être à cause de sa voix chantante, trouver chez Tina cette petite chose, cette petite flamme que je cherchais depuis si longtemps et qui s'appelle l'intérêt ? Jean-Michel qui me parlera ce soir-là de cette petite fille si touchante qui avait l'air si captivé. Tina captivée ! Si on m'avait dit cela le matin même, je ne l'aurais pas cru.

On regarde les travaux des gamins : il y a de tout. Des barbouillages malhabiles aux représentations abouties. Je regarde avec surprise qui a fait quoi : rares sont ceux qui sont là où on pouvait les attendre. L'exubérant Théo a dessiné un petit bazar dans un coin de sa feuille, le si sérieux et si raisonnable Samuel s'est visiblement fait plaisir en lacérant sa plaque de grandes griffes presque rageuses.



On réfléchit à la prochaine fois. On tombe assez vite d'accord sur le fait que ce qu'on proposera de graver n'a pas grande importance puisque, de toutes façons les enfants découvrent les matières, les outils et qu'on

n'arrivera pas vraiment à travailler et à améliorer leur technique en quatre ou cinq après-midis d'atelier. Jean-Michel propose de les mettre au travail sur un dessin qui leur est familier. Il se plantera totalement, d'ailleurs, puisqu'il leur proposera de travailler à partir du plan de la ville de Fresnes que pas un ne saura identifier. C'est sans importance, graver cela ou autre chose, les enfants s'en moqueront bien, ce qui les intéressera sera d'utiliser enfin ces fameuses « gouges » qui peuvent couper très fort s'ils ne font pas attention.

Interdisciplinarité

Il y aura quatre ateliers après celui-là (un cinquième était prévu mais Jean-Michel avait oublié de le noter, une autre fois il oubliera sa veste et ses papiers dans l'atelier, il oubliera même d'envoyer sa facture à la fin de son intervention : travailler avec un artiste, c'est aussi accepter que tout ne soit pas toujours très rigide !). Quatre ateliers joyeusement bordéliques et épuisants. Les enfants n'y auront peut-être pas forcément appris la gravure : ce n'était pas le but.

Ils auront appris, avec délectation, tout un tas de mots nouveaux et mystérieux : « baren », « burin », « tarlatane »... Vocabulaire ?

Ils auront appris à manier tout un tas d'objets techniques et notamment une étrange machine avec des engrenages et des démultiplications... Technologie ?

Ils auront appris à centrer une impression sur une feuille en utilisant les diagonales comme repères... Géométrie ?

Ils auront découvert qu'on ne peut pas écrire sur une matrice, en tous cas pas normalement parce qu'on imprime à l'envers... Latéralisation ?

Ils auront découvert une discipline artistique un peu méconnue et du coup, découvert avec moi, en classe, Albrecht Dürer, Claude Mellan, Félix Valotton et Pierre Alechinsky, la gravure sur bois, l'eau forte, la linogravure et la lithogravure... Histoire de l'art ?

Ils auront découvert une autre façon de parler notre langue avec ce grand graveur qui met des bas dans ses chaussures, qui téléphone avec un GSM ou qui s'excuse d'être en retard parce qu'il a été pris dans les files... Vivre ensemble, étude de la langue ?

Ils auront créé, inventé, bricolé, dessiné, gravé, imprimé... Arts plastiques ?

Vocabulaire, technologie, géométrie, latéralisation, histoire de l'art, vivre ensemble, étude de la langue, arts plastiques... Aurais-je pu construire ce projet d'atelier comme un projet interdisciplinaire ? Aurais-je pu tenter de prévoir toutes les disciplines qui, de près ou de loin abordées, seraient convoquées au cours de l'aventure ? A l'école, tout est toujours plus ou moins interdisciplinaire. Ce n'était pas forcément utile de tout prévoir, tout anticiper. On aurait alors couru le risque de vouloir absolument passer par

toutes les cases prévues. Couru le risque de tordre le cheminement naturel de la découverte parce qu'il fallait absolument passer par tel ou tel apprentissage attendu, programmé. Couru le risque de l'artifice pédagogique. Il valait mieux courir le risque de s'égarer un peu pour profiter de tout. Alors j'ai juste proposé à mes élèves de profiter de cette formidable opportunité de travailler pendant un temps avec un artiste. Je savais qu'il y aurait forcément à y apprendre. J'avais d'ailleurs oublié que moi aussi j'y apprendrais beaucoup, sur mes élèves, sur leur manière d'agir quand on bouge un peu le cadre et sur toutes les pistes qui, du coup, allaient s'ouvrir.

Jean-Michel aussi a beaucoup appris au passage je pense : sur la façon dont on peut parler aux enfants, sur l'école, sur la gestion parfois difficile d'un groupe. La maman de Ramzi et le papa de Lola aussi ont appris : sur la fatigue d'un après-midi en classe, sur la façon dont je parle à leur enfant, sur la distance qu'il peut y avoir entre ce que celui-ci raconte et la réalité.

À la fin, on a fait une belle exposition. Toutes les familles ne sont pas venues voir, loin s'en faut. Mais on ne retiendra que les bonnes choses... Et le regard fasciné de Tina sur le grand graveur.

À Jean-Michel, le très, très grand graveur...

